

Florès, fut toutefois appelé pour constater l'identité de l'assassin. Joachim le réduisit vite au silence en accusant sa propre complicité dans trois meurtres récents commis par Luis de Leon. La lune brillait sous la feuillée, un arbre décharné était voisin : à l'aide d'un nœud coulant, le bandit fut enlevé. Lorenzo regarda longtemps une masse sombre s'agiter en l'air dans les dernières convulsions. Le souvenir de sa femme lui pesait moins : elle était vengée ; le lendemain, il disparut.

Restait l'homme de la crinoline. Deux fantassins le traînèrent devant le colonel Du Pin. Il fut constaté que c'était Julio Cara Rubio, adjoint à l'alcade de Jamapa. Ce chef, doué d'une agilité extraordinaire, glissa comme une anguille entre les mains des soldats. Se faulant entre les jambes des chevaux, il prit la fuite. Il reçut en passant un coup de sabre et un coup de baïonnette. Deux nouveaux engagés, peu habitués à ce genre d'opérations nocturnes, firent feu sur lui. Il se précipita dans la rivière ; arrivé au fort du courant, affaibli par ses blessures, il fut entraîné et disparut dans un tourbillon. La salle de jeu était à quatre cents mètres de là. Les coups de fusil des deux maladroits avertirent les joueurs, qui se dispersèrent en toute hâte dans les bois. Le but principal de la sortie était manqué ; mais Pio Quinto eut la vie sauve. La

colonne rentra à cinq heures du matin à Medellin ; la fête de nuit durait encore. Les invités furent surpris de voir défiler la troupe, qu'ils croyaient endormie dans son quartier.

Plusieurs petites expéditions conduites avec succès eurent encore lieu autour de Medellin. La ville désormais reposait tranquille : les avant-postes étaient respectés, et la sécurité des routes était rétablie dans un rayon de quatre à cinq lieues. Les guérillas avaient compris que le temps des rapines faciles était passé et que la *fantasia* à coups de fusil autour des faubourgs avait ses dangers. Ils songèrent alors à se réunir pour offrir des centres de résistance plus sérieux. C'était un grand pas vers la pacification du pays, car il était désirable d'avoir affaire à une troupe assez forte pour attendre ou offrir le combat, plutôt que d'être obligé de mettre chaque jour une partie de ses forces en mouvement à la poursuite de cinq ou six ennemis presque insaisissables.

II

Trois points de concentration furent choisis par les guérillas mexicaines, qui dès ce jour s'abri-

tèrent sous le titre mensonger de *forces libérales*. Les villes de Jamapa, à quatre lieues de Medellin, sur la même rivière (le *rio* de Jamapa), de Cotastla, à deux marches de la Soledad, enfin de Taliscoya, au sud, à deux fortes étapes de Medellin, dont elle est séparée par deux rivières larges et profondes (1), s'organisèrent pour la résistance.

La contre-guérilla avait eu pour premier chef un homme d'une grande audace; le succès de M. de Stœklin eût été assuré, s'il avait eu l'entente des opérations militaires. Il s'agissait maintenant d'apprendre à cette troupe ce dont elle était capable après une réorganisation conforme aux principes de la guerre. Le 16 mars, à cinq heures du soir, la population de Medellin, groupée sous les arcades et les orangers, voyait se former en ligne sur la place de l'église soixante-dix fantassins et quatre-vingts cavaliers de la contre-guérilla, précédés par vingt-six éclaireurs mexicains du commandant Murcia. Ces troupes prirent la route de Jamapa. Depuis deux ou trois jours, on avait fait à dessein circuler le bruit que cette petite localité aurait les honneurs de la première attaque. Après une lieue parcourue, on fit halte sous prétexte d'attendre le

(1) Taliscoya est une vieille ville espagnole qui exerce une grande influence politique sur les localités voisines.

retour des espions, et à une heure du matin, après cette feinte, on rentra dans ses quartiers.

Le lendemain 17, après avoir passé la rivière de l'Atoyac au point du jour à Paso-del-Toro, on se dirigeait vers l'*hacienda* de Mandigue. Les guides qui marchaient à la tête de la colonne connaissaient mal le pays ou avaient intérêt à nous égarer, car Mandigue n'est qu'à huit lieues de Medellin, et pourtant à deux heures de l'après-midi ces guides déclarèrent qu'il y avait encore quatre heures de marche. La chaleur était torride; depuis le passage de l'Atoyac, traversé au soleil levant, pas une goutte d'eau. L'infanterie, encore peu habituée à la marche dans ces sables des terres chaudes, était épuisée et haletante; les plus jeunes avaient l'écume à la bouche. On touchait à un désastre. Les officiers, pour redonner du courage aux soldats, mirent pied à terre et prirent la tête de la troupe; les cavaliers cédèrent leurs montures aux traînards les plus fatigués. Vers quatre heures et demie, un puits délabré contenant un peu d'eau fut signalé : c'était la terre pour les naufragés. Après une halte d'une heure, où la soif avait été modérément apaisée, on se remit en route, et à huit heures du soir on arrivait à Mandigue. Cette *hacienda*, enfermée par une ceinture verdoyante de bananiers et de citronniers, est riche en res-

sources du pays. Trois bœufs rapidement abattus et dépecés, grillés sur les braises ardentes en plein vent, firent les frais d'un splendide repas arrosé de larges tasses de café indigène aux senteurs parfumées. Un beau ciel étoilé servit de tente; la paille de maïs, ramassée dans les sillons, offrait un lit plein de fraîcheur. Le bivouac fut bientôt silencieux, et la nuit répara les forces des hommes, si gravement éprouvées par la marche de la veille.

L'attaque de Tlaliscoya était préparée par cette pointe en pays ennemi : c'était, des trois centres occupés par les *forces libérales*, le plus difficile à enlever; mais aussi cette position commandait militairement les deux autres. Deux chemins se présentaient pour l'attaque. Le premier, passant par Rancho-de-Plata, demandait deux jours de marche; de plus, avant d'arriver à la ville, il fallait traverser un bois épais et profond. Les guérillas y avaient intercepté la route sur une longueur de quatre cents mètres par des abattis de bois dur, derrière lesquels ils avaient placé des barricades de distance en distance. Le second tracé était plus court : on comptait six lieues à peine; mais on devait traverser deux rivières rapides, qui n'étaient guéables en aucune saison.

Le 18 mars, à dix heures du matin, la colonne légère fut passée en revue devant le péristyle de

l'*hacienda*. Le colonel déclara que, vu les difficultés du second tracé, il se rendrait à Tlaliscoya par Rancho-de-Plata. Tous les habitants de l'*hacienda* et ceux des *ranchos* voisins assistaient à la réunion; les guides étaient commandés; plusieurs espions partirent immédiatement pour avertir l'ennemi du projet de départ et de direction. Le but était atteint : les espions avaient été trompés; aussitôt trente cavaliers se portèrent à fond de train vers la première rivière appelée *Rio-de-Pozuelo*, pour surprendre le bateau qui servait au passage. Le maître de Mandigue se proposa lui-même pour guide. La mission des trente cavaliers fut promptement remplie, et à une heure du soir deux brigadiers apportèrent la nouvelle qu'on s'était emparé du bateau.

Quatorze fantassins, encore sous le coup des insolations de la veille et trop faibles pour suivre le mouvement, se barricadèrent dans l'*hacienda*, prêts à toute surprise. La colonne se mit en marche et n'arriva qu'à quatre heures du soir sur le bord du premier cours d'eau. On organisa rapidement le va-et-vient; l'opération était délicate, car un petit canot, creusé dans un tronc d'arbre, ne pouvait contenir que sept ou huit hommes. L'infanterie passa la première, et les plus valides furent dépêchés sans retard au pas de course pour tâcher

de surprendre les bateaux de la seconde rivière. Pendant ce temps, la cavalerie hâtait à son tour son mouvement : il fallut desseller les chevaux, qui suivirent à la nage l'embarcation emportant les cavaliers.

Les hommes d'infanterie partis en éclaireurs se dérobaient sous bois, l'œil au guet, interrogeant les moindres éclaircies, cherchant à découvrir la rive de l'autre fleuve qui les séparait de Tlaliscoya. A un détour, le panorama changea brusquement. A dix mètres au-dessous du chemin rongé par les eaux, dans un lit taillé à pic, ombragée de hautes futaies, roulait une rivière large de cent vingt mètres; elle grondait au loin, grossie par les pluies de la montagne. Au bas d'une rampe, véritable escalier de chèvres, la petite baie, réservée d'ordinaire aux canots, était vide et solitaire; le courant venait s'y briser en rejaillissant. A peine les têtes des Français eurent-elles paru au sommet de la berge escarpée, qu'elles furent accueillies par une vive fusillade partie de la rive opposée et dirigée par l'ennemi, caché derrière des barricades de balles de coton. Deux blessés tombèrent sur les feuilles mortes dont le sol était couvert. Au bruit des détonations et des clameurs des guérillas se mêlaient les cris sardoniques d'une nuée de perroquets à l'éclatant plumage, saluant le coucher du

soleil et voletant à travers le feuillage aux mille nuances. Les nouveaux engagés, qui voyaient le feu pour la première fois, tiraient un peu au hasard et sans bien ajuster. Défense leur fut faite de brûler une cartouche. Quelques bons tireurs seuls, choisis et embusqués dans les touffes d'aloès, ripostèrent à l'ennemi avec précision. Les chants de triomphe cessèrent bientôt sur la rive opposée. Plusieurs partisans avaient été atteints de balles coniques qui ne pardonnent guère; parmi eux, un cavalier à l'allure hardie, monté sur une belle jument alezane, fut renversé : une balle s'était aplatie sur la plaque de son ceinturon. A peine remis du choc, il remonta hardiment en selle; sa monture fut tuée. Une minute après, il accourait sur un brillant étalon noir et lâchait de pied ferme son coup de carabine. La réponse à son défi fut aussi rapide que la pensée; une balle française lui brisa l'épaule et le jeta à terre. Sa chute fut le signal de la déroute; les embuscades les plus rapprochées de la rivière furent désertées, et beaucoup de guérilleros furent tués en traversant les éclaircies. Cet audacieux partisan qui venait de payer chèrement sa bravade était don Miguel de Cuesta, commandant en second les bandes libérales. Il survécut à sa blessure, et on le vit plus tard se rallier à l'intervention. Il faut remarquer à ce propos que le Mexicain, aussi habile

à faire le coup de feu qu'a manier sa monture, parade volontiers sans peur devant les balles; l'arme blanche exerce moins de séduction sur son tempérament.

Faute de canots, le passage n'était pas possible. L'ordre de la retraite fut donné au moment où la cavalerie avait déjà traversé le premier cours d'eau. Le maître du bateau, qui paraissait intelligent, déclara que la rivière qui couvre la ville pouvait être franchie à cheval à deux lieues en amont. Sur la promesse de quatre onces d'or (trois cent vingt francs), il consentit à servir de guide. A la chute du jour, la cavalerie se mit en mouvement dans la direction du gué; à neuf heures et demie du soir, l'infanterie devait reprendre ses positions de la journée et ouvrir son feu sur la ville par-dessus le fleuve, de manière à faire croire à une nouvelle attaque de front.

Les difficultés de cette marche de nuit furent extraordinaires. Le temps venait de changer brusquement; des rafales de vent s'engouffrant dans les broussailles annonçaient un coup de *norte* (1). Pas une étoile au ciel. La lune dans son plein, voilée par les gros nuages courant à toute vitesse,

(1) Grandes rafales venant du nord qui désolent trop souvent la plage de Vera-Cruz.

ne jetait sous bois qu'une lueur blafarde : à ses pâles rayons, on eût pu voir les cavaliers, courbés sur leurs chevaux pour éviter les tourbillons de sable soulevés par la tempête, glisser inquiets et en silence à travers des fourrés presque impénétrables. On quittait à tous moments les sentiers frayés pour éviter les *ranchos*, dont les habitants auraient éventé notre marche en lançant dans l'espace quelques notes gutturales, signal toujours convenu avec les guérillas. Parfois on se frayait un chemin à coups de *machete* (1), et les loups des prairies hurlaient en s'appelant, les chevreuils effarouchés bondissaient devant les chevaux, qui se cabraient dans l'obscurité sous leurs cavaliers. Bientôt les ombres de la nuit grandirent sous les arbres à caoutchouc au noir feuillage. Les cavaliers distinguaient à peine ceux de leurs compagnons qui les précédaient. Au passage de l'un de ces ravins profonds et sinueux qu'on nomme des *barrancas*, deux pelotons s'égarèrent, et la cavalerie se trouva réduite à vingt-six cavaliers de Murcia, plus quarante contre-guérillas. Il n'y avait pas à hésiter cependant, et l'on continua de s'avancer. Soudain, vers neuf heures, une fusillade très-bien nourrie éclate

(1) Le *machete* est un grand couteau à large lame fortement emmanchée.

dans le voisinage. On croit au massacre des deux pelotons égarés, tombés sans doute dans une embuscade. Le colonel Du Pin, voyant que le trouble gagne déjà sa poignée d'hommes, fait mettre pied à terre, visite toutes les armes, s'assure qu'on a enlevé les capsules, et défend, sous peine de mort, de tirer un coup de feu, quoi qu'il arrive; puis on marche, le sabre au poing, avec les plus déterminés, du côté de la fusillade. L'alerte fut de courte durée : arrivée sur un point culminant, la cavalerie aperçut les lueurs de la fusillade dans le lointain; l'écho, au milieu du silence de la nuit, avait trompé les oreilles les mieux exercées. C'était l'infanterie qui, dans sa fausse attaque, devançant l'heure convenue, avait ouvert le feu trop tôt. La colonne reprit la route du gué, et l'on se remit en selle.

Cette fausse alerte sauva la cavalerie, car on sut plus tard que, près du point où l'on avait changé de route pour se porter au secours des deux pelotons qu'on croyait massacrés, nous attendait une forte embuscade ennemie qui, prévenue subitement de l'arrivée des Français, s'était crue découverte, tournée déjà peut-être. Au même moment, des signaux annonçaient aux Mexicains embusqués l'approche du détachement égaré, et la fusillade engagée sous Tlaliscoya mettait en fuite la guérilla,

convaincue que la ville assiégée allait être attaquée par des troupes supérieures en nombre.

Une demi-heure après, le Rio-Blanco fut traversé au gué appelé *Callejon-del-la-Lecheria*. On déboucha bientôt sur la route, à quatre cents mètres en arrière des abattis d'arbres gardés par une portion des « forces libérales. » A quelque distance de la ville, l'ordre est donné de mettre le sabre à la main et d'aborder la position à fond de train. Les cavaliers partent de toute la vitesse de leurs chevaux, et en quelques minutes, au milieu de cris sauvages, tombent à revers sur les guérillas, qui, épouvantés de cette apparition inattendue, lâchent leur décharge et s'enfuient de toutes parts, abandonnant sur place armes, chevaux et drapeaux. Nos fantassins, continuant leur fusillade de la rive opposée, blessent un de leurs camarades, et ne cessent le feu qu'à l'appel de la trompette sonnant la fanfare de la contre-guérilla.

Avant cette attaque, malgré la violence du coup de *norte*, toutes les maisons de Tlaliscoya étaient illuminées à *giorno* sur la face opposée à la rivière. Comme par enchantement, à l'entrée des assaillants, toutes les lumières s'éteignirent, et les portes se fermèrent. La menace de mettre le feu à la ville, communiquée par un *sereno* (veilleur de nuit), produisit un effet magique : les portes s'ou-

vrèrent d'elles-mêmes. On était maître de Tlaliscoya ; mais la position était très-aventurée, car la guérilla qui avait défendu Tlaliscoya, forte au moins de deux cent cinquante hommes sous les ordres du colonel Gomez, pouvait d'un moment à l'autre, prévenue par la population du petit nombre des assaillants, faire un retour offensif. Le moindre désordre parmi les vainqueurs pouvait causer un désastre, d'autant plus qu'il n'y avait pour le moment aucun appui à espérer de l'infanterie et du détachement de cavalerie égaré, dont on était séparé par une large rivière, sans moyens de communication. Les boutiques, qui avaient ouvert de nouveau leurs comptoirs, regorgeaient de liqueurs de toute espèce. Les officiers réunirent leurs hommes, leur révélèrent le danger de la situation en faisant appel à leur énergie. Promesse fut faite de ne boire que les liqueurs de distribution régulière. Le serment fut scrupuleusement tenu ; il y allait du salut commun. On choisit d'abord sur la rive du fleuve une maison capable, par sa construction, de résister à un assaut, et où les chevaux pourraient s'abriter dans un *coral* sans crainte de ces incendies qui sont une manœuvre de guerre fort en faveur parmi les Mexicains. Les notables de la ville y furent mandés poliment, ainsi que le maître de la maison, José-Maria Billegas.

Ordre leur fut intimé de pourvoir sur-le-champ à une réquisition de vivres et de fourrages pour deux cents chevaux et quatre cents hommes. Ce chiffre, grossi à dessein, fit quelque impression. Une partie des notables fut retenue en otages, l'autre courut à Tlaliscoya pour assurer l'exécution des ordres. La menace de fusiller ceux qui n'obéiraient pas dans le plus bref délai eut pour premier résultat l'envoi presque immédiat de quantités considérables de maïs et de paille : les *tortillas* (crêpes de maïs), le pain et la viande toute cuite suivirent de près. La petite troupe française était à dessein disséminée par groupes à chaque ouverture de la maison du notable Billegas. Il importait de lui persuader qu'il aurait un grand nombre de bouches à nourrir. Hommes et chevaux firent bonne chère, la litière fut moelleuse pour tous. Le surplus des vivres, grâce à l'obscurité, fut jeté à la rivière.

Il était urgent néanmoins de se mettre en communication avec les troupes restées sur la rive gauche. Un cavalier, fort nageur (1), s'offrit pour aller porter des ordres et chercher des nouvelles. La joie fut grande quand il revint nous apprendre que le détachement égaré dans les forêts avait fini

(1) Ce cavalier, nommé Dumont, a donné depuis trois ans mille preuves de dévouement et d'audace ; il est aujourd'hui officier dans la contre-guérilla.